

ESPIONS

UNE HISTOIRE VRAIE

DE LA MÊME AUTRICE

Espions en guerre, Paris, Tallandier, 2025.

STÉPHANIE DUNCAN

ESPIONS
UNE HISTOIRE VRAIE

TEXTO / FRANCE INTER

Texte est une collection des éditions Tallandier

Ce livre est issu du podcast France Inter *Espions, une histoire vraie*
de Stéphanie Duncan
www.franceinter.fr

© Éditions Tallandier, 2022 et 2026 pour la présente édition
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com

ISBN : 979-10-210-6856-8

Introduction

Pourquoi les espions ne cessent de nous fasciner ? Sans doute parce que leurs vies, si éloignées de la banalité des nôtres, sont au croisement de l'histoire, de la littérature et du cinéma. Secret, loyauté, trahison, aventure, solitude, danger, mystification, amour... Leurs histoires ont tous les ingrédients du romanesque et elles ont ceci d'excitant qu'en plus elles sont vraies.

Par définition, des espions, on ne doit rien savoir de leur vivant. Ils sont invisibles et anonymes, agissant dans l'ombre, sans que personne s'en aperçoive, à l'abri des radars, des regards et des oreilles indiscrètes. Du tueur de base au maître espion, le mot d'ordre est de se taire. « Espion, moi ? Vous plaisantez ! » Savoir garder un secret n'est pas donné à tout le monde. Dure leçon d'humilité, ces antihéros n'ont droit ni à la parole, ni à la lumière. Ombre et silence ! Ces travailleurs solitaires sont priés de ne pas exister pour le monde et d'abandonner à d'autres la gloire de leurs missions impossibles et pourtant (parfois) réussies !

C'est généralement après leur mort, ou par accident, que leurs aventures nous parviennent, parce que des historiens, des journalistes ou des romanciers ont de haute lutte bravé le secret-défense et se sont plongés avec patience (mais aussi délectation !) dans le fatras des archives bien gardées des

services de renseignement. Grâce à cet acharnement d'archéologue, des personnages à peu près entiers ont pu sortir de l'ombre et de l'oubli auxquels ils étaient voués. Mais s'ils ne sont pas complets, si des pièces du puzzle manquent, il faut prendre ces personnages comme ils sont, en acceptant leur part d'inconnu...

Étonnamment, leurs noms et leurs rôles n'apparaissent jamais ou que très rarement dans les livres d'histoire. Pourtant la face du monde aurait été changée, pour le meilleur ou pour le pire, si pendant la Seconde Guerre mondiale des jeunes femmes ne s'étaient engagées dans le SOE* créé par Churchill pour vaincre Hitler... Si Allen Dulles, le chef de la CIA* pendant la guerre froide, n'avait décidé qu'au nom du Bien il fallait éradiquer le communisme, quitte à soutenir les pires dictatures... Si, avec Rafi Eitan, des agents israéliens n'avaient monté en 1960 le rocambolesque enlèvement en Argentine du nazi Adolf Eichmann afin qu'il soit jugé... Si Oleg Gordievsky, espion soviétique et agent double pour l'Ouest, n'avait en 1983 alerté Thatcher et Reagan sur le risque d'une troisième guerre mondiale...

Les espions sont loin d'être tous des héros. Certains sont des losers complets, d'autres, de sinistres crapules. Peu importe. Tous nous fascinent, avec leurs surprenantes trajectoires individuelles qui ne cessent de nous questionner.

Pourquoi devient-on espion ? Par patriotisme, appât du gain, conviction politique, amour, pour faire comme papa, ou tout simplement par les hasards de la vie ?

Comment font-ils pour concilier leur vie d'espion et leur vie personnelle, si tant est qu'ils en aient une ? Comment un agent double, *a fortiori* triple, réussit-il à ne pas trahir ou tout simplement à ne pas devenir fou ?

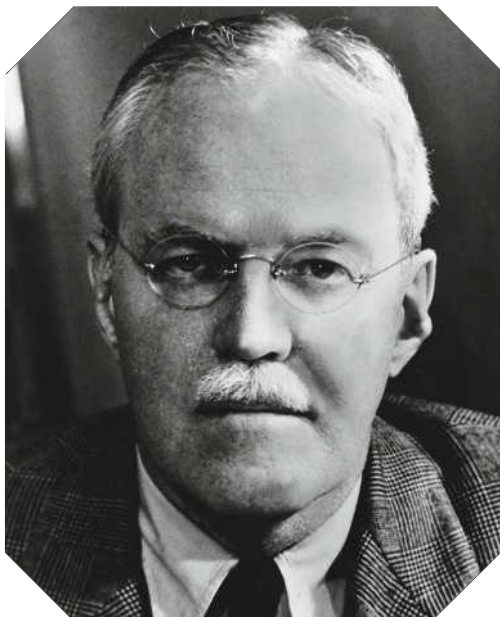
* Les mots et expressions signalés par un astérisque à la première occurrence sont définis dans le lexique en fin d'ouvrage.

INTRODUCTION

Si leurs motivations sont diverses, tous ces espions sans exception, hommes ou femmes, reconnaissent éprouver un indéniable penchant pour l'aventure et une addiction au danger et au secret dont, quand on y goûte, il est difficile de se passer. Même Noor Inayat Khan, jeune Indienne non violente envoyée en France occupée en 1943 comme opératrice radio. Alors qu'elle sait que l'étau se resserre autour d'elle et que d'un instant à l'autre elle peut être arrêtée par la Gestapo, elle remercie le SOE d'être là : « Je vis les meilleurs moments de ma vie. »

1

Les maîtres espions



Allen Dulles

Nationalité américaine

1893-1969

13 juin 1942

Les États-Unis qui viennent d'entrer en guerre créent leur première agence de renseignement, l'Office of Strategic Services (OSS).

18 septembre 1947

Dans le contexte de la guerre froide, la CIA est créée, qui remplace l'OSS. Sa mission : lutter contre le bloc communiste.

4 novembre 1952

Dwight Eisenhower est élu président des États-Unis. Quelques semaines plus tard, il nomme Allen Dulles à la tête de la CIA.

20 novembre 1961

Allen Dulles est contraint de démissionner de ses fonctions à la tête de la CIA à la suite du fiasco de la baie des Cochons à Cuba.

Grand, d'une élégance discrète,
moustache taillée, fines lunettes
de métal, la pipe toujours
à la bouche, Allen Dulles
ressemble plus à un professeur
ou à un pasteur presbytérien
qu'à un espion. Il ne faut pas s'y
fier. L'espionnage est la grande
passion de sa vie. Mais lui
ne se salit pas les mains :
c'est un cerveau, il tire les ficelles.

Allen Dulles a été directeur de la CIA de 1953 à 1961. Le plus long règne de l'histoire de l'agence de renseignement américaine, dans les années à haut risque de la guerre froide. Il en fut aussi sans doute le plus craint et le plus controversé. Surnommé le Requin, Dulles est pour les uns l'homme qui a permis au monde d'échapper à la menace soviétique, un croisé de l'anticommunisme. Pour les autres, il est celui qui, au mépris de la démocratie, parfois au service d'intérêts privés, a fait de la CIA un État dans l'État et terni pour des générations l'image des États-Unis : coups d'État, assassinats politiques, tortures, surveillance des citoyens, campagnes d'influence... Des coups tordus qu'Allen Dulles a contribué à banaliser. Même si, bien évidemment, il l'a toujours nié.

Né en 1893 dans une bonne famille de la côte Est, fils d'un pasteur presbytérien, petit-fils et neveu de ministre des Affaires étrangères, le jeune homme baigne très tôt dans la politique et dans la certitude que les États-Unis, et lui personnellement, ont une mission sur terre : faire triompher le Bien et éradiquer le Mal. Tout comme son frère Foster qui, lui, deviendra ministre des Affaires étrangères. Mais les deux frères sont très différents : autant Allen aime briller dans les salons et séduire les femmes,

autant Foster est sévère et austère. Il n'empêche, les deux frères formeront un duo soudé quand ils seront au même moment aux affaires.

Après des études à Princeton, Allen entre dans la diplomatie, mais il s'y ennue ferme et décide qu'il veut gagner de l'argent. Le jeune ambitieux devient avocat d'affaires dans un gros cabinet new-yorkais qui travaille pour les banques et les multinationales américaines et avec lequel, même quand il sera directeur de la CIA, il gardera des liens étroits. En 1942, Dulles, qui rêve d'en découdre, est engagé par l'OSS*, le tout nouveau service de renseignement américain, qui l'envoie en poste en Suisse, à Berne, alors plaque tournante de l'espionnage en Europe. Allen accomplit pendant la guerre du bon boulot en faveur de la Résistance et de la chute du III^e Reich. Et c'est dans l'OSS qu'il élabore ce qui sera durant toute sa carrière sa ligne de conduite : « La fin justifie les moyens, même les pires. » Un adage qu'il met en pratique dès 1945 quand à la guerre contre Hitler succède celle contre le communisme. Allen Dulles ne voit par exemple aucun problème à ce qu'un criminel nazi comme Reinhard Gehlen soit engagé par les services secrets américains. « On compte peu d'archevêques dans le monde de l'espionnage, remarque-t-il. Gehlen est de notre côté et c'est tout ce qui compte. Et puis, on n'est pas obligé de l'inviter à son club. »

Un pragmatisme qui n'empêche pas le fils de pasteur de vivre sa nomination à la tête de la CIA comme un vrai sacerdoce : « Animé, dit-il, par la passion de l'anonymat, le directeur de la CIA devra y consacrer sa vie. En quelque sorte, prendre la robe de bure du service. » À peine a-t-il enfilé sa tenue de service qu'Allen Dulles lance une opération secrète en Iran en 1953.

En 1951, Mohammad Mossadegh, le Premier ministre d'Iran, qui n'est en rien communiste mais souhaite

démocratiser et moderniser son pays, a écarté du pouvoir le souverain, le shah d'Iran, et nationalisé le pétrole au détriment de l'entreprise anglaise British Oil. Mais pour les Américains, cela ne fait aucun doute : l'Iran va tomber dans le camp communiste et menacer la sécurité des États-Unis. Allen Dulles et la CIA montent alors une opération, nommée « Ajax », visant à créer un coup d'État à Téhéran. Un plan aux étapes bien définies : discréditer Mossadegh par de la propagande ; obtenir la coopération du shah, celle des militaires et de parlementaires ; organiser le jour J des manifestations de rue et amener le parlement à voter le renvoi de Mossadegh ; enfin, en cas d'échec, prévoir une solution militaire.

L'opération est lancée le 15 août 1953. Le 20 août, Mossadegh se rend et, deux jours plus tard, le shah rentre d'exil. Un régime pro-américain, très répressif, est mis en place, qui perdurera jusqu'à la Révolution islamique de 1979.

La victoire est totale pour la CIA, applaudie par le président Eisenhower, même si Allen Dulles niera toujours la responsabilité de la CIA dans ce coup d'État. Fort de cette réussite, ce dernier ne tarde pas à reprendre la recette, tous azimuts. Son attention se porte maintenant vers le Guatemala, un pays d'Amérique centrale, engagé après des décennies de dictature dans une voie démocratique. Le nouveau président élu en 1951, Jacobo Arbenz, est perçu comme une menace communiste, d'autant que son ambitieuse réforme agraire met à mal les intérêts de la United Fruit Company, une firme américaine qui possède d'immenses exploitations agricoles au Guatemala, célèbre notamment pour ses cultures de bananes – et dans laquelle, par ailleurs, les frères Dulles ont des intérêts personnels. Beaucoup de raisons qui amènent la CIA à monter l'opération secrète « PB Success » : discréditer Jacobo Arbenz et créer un corps expéditionnaire confié à un colonel en exil, Carlos Castillo

« C'est dans l'OSS qu'Allen
Dulles élabore
ce qui sera durant toute
sa carrière sa ligne
de conduite : "La fin justifie
les moyens,
même les pires." »

Armas. Le 17 juin 1954, depuis le Honduras, les mercenaires franchissent la frontière et, soutenus par une aviation qui bombarde le pays, s'emparent du Guatemala. Dix jours plus tard, le président démocratiquement élu, Jacobo Arbenz, est contraint de capituler tandis que Castillo Armas est installé au pouvoir par les Américains. Résultat : les terres que la United Fruit Company avait été contrainte de céder lui sont restituées, les taxes sur les sociétés étrangères sont supprimées, les partis d'opposition et les syndicats, mis hors la loi. Commence alors au Guatemala une guerre civile qui durera plus de quarante ans et fera 200 000 morts, notamment parmi les Indiens mayas. On parlera d'un véritable génocide.

Personne n'est dupe. Pourtant, à l'ONU, le 17 juin 1954, le représentant américain décline toute responsabilité dans le coup d'État, « une affaire, dit-il, entre Guatémaltèques et Guatémaltèques ».

Après l'Iran, après le Guatemala, la CIA d'Allen Dulles s'intéresse à l'Afrique. Le Congo, qui a connu une longue et sanglante domination belge, proclame son indépendance le 30 juin 1960, sous l'égide du jeune et charismatique Patrice Lumumba. Mais, pour Allen Dulles, il ne fait pas de doute que le leader congolais a été « acheté par les communistes ». Dans les mois qui suivent, Dulles trouve un remplaçant à Lumumba, un certain Joseph Mobutu (dont le règne sanglant ne cessera qu'en 1997), et donne l'ordre à ses agents de liquider Lumumba. Les laboratoires de la CIA fabriquent un virus qui doit servir à empoisonner le leader congolais. Mais la tentative échoue. Allen Dulles se résout alors à laisser le sale boulot aux hommes de Mobutu qui, le 2 décembre 1960, arrêtent et emprisonnent Patrice Lumumba. Il est assassiné le 17 janvier 1961 et son corps est dissous dans de l'acide.

Toutes ces opérations secrètes imaginées par Allen Dulles auront de lourdes conséquences pour le monde et pour l'image des Américains.

Un certain Ernesto Che Guevara, jeune médecin argentin, présent au Guatemala le jour du coup d'État, en tirera la conviction profonde que la démocratie et les élections sont des leurres et que la seule voie possible contre l'impérialisme est la lutte armée.

Le 20 janvier 1961, John Fitzgerald Kennedy est élu président des États-Unis. À peine est-il investi qu'il confirme Allen Dulles à la tête de la CIA, comme l'avaient fait ses prédécesseurs. Cet homme décidément indispensable cache à Kennedy pendant un mois la vérité sur la mort de Lumumba.

Une photo a été prise à l'instant où John Kennedy apprend au téléphone la mort du leader congolais. Il met la main sur ses yeux et semble s'écrier : « *Oh my God !* » L'auteur du cliché, le photographe Jacques Lowe, racontera plus tard : « L'appel l'a laissé le cœur brisé, car Kennedy savait que le meurtre serait le prélude au chaos. Il s'était fait des amis en Afrique et souhaitait gagner la confiance des dirigeants africains. »

D'autres événements contribuent à alimenter la défiance du Président envers Allen Dulles, comme l'affaire de l'U2, un avion ultra-secret conçu par les Américains et envoyé par Dulles espionner au-dessus de l'URSS. Hélas un des avions est repéré en 1960 et touché par l'aviation de chasse ennemie. Ce scandale fait monter gravement la tension entre l'Est et l'Ouest.

Deuxième fiasco : l'opération de la baie des Cochons. En mars 1960, Eisenhower a approuvé un projet de la CIA visant à faire débarquer à Cuba des exilés anticastristes et à renverser Fidel Castro. Mais alors que Kennedy exprime des doutes, Allen Dulles insiste : « Monsieur le Président, dans ce

même bureau, à propos de l'opération au Guatemala, j'avais dit au président Eisenhower, "je crois que cela marchera". Et aujourd'hui, Monsieur le Président, je vous affirme que les chances de succès sont meilleures qu'elles ne l'étaient dans le cas du Guatemala. »

Le 19 avril 1961, la tentative d'invasion de Cuba dans la baie des Cochons tourne au désastre. Elle signe la fin d'Allen Dulles, démis de ses fonctions le 20 novembre 1961. Furieux, le Président menace alors de dissoudre la CIA. Dulles gardera une rancune féroce envers Kennedy, ce petit jeune, catholique de surcroît, qui, disait-il, « se prend pour Dieu ». Il aura malgré tout la satisfaction de lui survivre puisque le « petit jeune » est assassiné le 22 novembre 1963. Allen Dulles aura même l'honneur de faire partie de la commission Warren chargée d'enquêter sur la mort de Kennedy.

Allen Dulles meurt le 29 janvier 1969. Pour la postérité, l'ancien directeur de la CIA reste l'homme des opérations secrètes pendant la guerre froide. Mais Dulles était-il seul responsable de ces coups tordus ? Ou bien était-il seulement *the right man in the right place* ?



Markus Wolf

Nationalité allemande

1923-2006

8 février 1950

Création de la Stasi, le service de police politique, d'espionnage et de contre-espionnage de la RDA, sur le modèle du KGB soviétique.

5 mars 1979

Scoop du magazine ouest-allemand *Der Spiegel* avec en une la photo en noir et blanc de Markus Wolf, jusqu'alors « l'homme sans visage ».

15 janvier 1990

À Berlin-Est, deux mois après la chute du Mur, une foule de manifestants envahit le siège de la Stasi, symbole du régime de la RDA.

6 décembre 1993

Markus Wolf est condamné à six ans de prison pour trahison et activité d'espionnage pendant la guerre froide. Un jugement cassé en 1995.

Surnommé « le plus grand maître
espion du xx^e siècle »,
Markus Wolf a dirigé la Stasi,
la puissante police secrète
de l'Allemagne de l'Est, la RDA,
pendant toute la guerre froide.
Avec ses 3 000 agents infiltrés
à l'Ouest et son soutien
au terrorisme international,
il fut pendant des décennies
l'un des maîtres espions
les plus redoutés à l'Ouest.

Markus Wolf semble d'autant plus puissant et insaisissable que, pendant très longtemps, on ne sait pas à quoi il ressemble. Par sa fonction, « l'homme sans visage » est sans doute celui qui incarne le régime de la RDA dans ce qu'il a de pire. Et pourtant, après la chute du Mur en 1989, cet agent zélé du socialisme, invité par les télévisions du monde entier, usera de tout son charme (et aussi de son art consommé de la manipulation) pour faire oublier ses crimes. Mais qui est vraiment Markus Wolf ? Est-il possible que cet homme, en apparence si raffiné, se soit simplement « égaré » pendant plus de trente ans à la tête des services secrets de la RDA ? Né en 1923 dans ce qui est alors la République de Weimar, Markus Wolf est issu d'une famille intellectuelle juive. Son père, Friedrich Wolf, est médecin et écrivain communiste, auteur réputé de pièces de théâtre engagées. Mais après sa victoire en 1933, Hitler pourchasse les communistes. La famille Wolf, avec le petit Markus, 10 ans, réussit à fuir l'Allemagne, d'abord en Suisse et en France, puis, finalement, en Union soviétique.

C'est dans la Russie de Staline que Markus grandit donc, bercé par les récits des héros du prolétariat international, mais sourd semble-t-il au fracas des grandes purges.

À 18 ans, ce jeune marxiste convaincu entre à l'école du Komintern qui forme les futurs cadres communistes du monde entier. En 1943, quand le Komintern est dissous par Staline, Markus, toujours sur ordre, devient journaliste à Moscou pour la radio en langue allemande. À 22 ans, il est l'un de ces 400 journalistes qui, au tribunal de Nuremberg, découvrent avec effroi l'étendue des crimes nazis. Le 1^{er} octobre 1946, jour du verdict, il déclare à la radio : « Qui peut être encore prêt aujourd'hui à renoncer à sa liberté et à suivre aveuglément les ordres de certains aventuriers, simplement parce qu'ils se disent "Führer" ? » Un éloge de la liberté bien troublant de la part de celui qui, dans quelques années, deviendra le chef de la Stasi*... Pendant très longtemps, la petite photo de son accréditation au procès de Nuremberg sera la seule que les Occidentaux posséderont de Markus Wolf. Pour l'heure, le jeune journaliste, qui a l'avantage d'être à la fois soviétique et allemand, est appelé à des fonctions plus stratégiques. D'abord conseiller diplomatique à Moscou, il est vite repéré en 1949 quand la partie orientale de l'Allemagne, occupée par les Soviétiques, devient un État à part entière, la République démocratique allemande. Ce jeune État socialiste a besoin de cadres talentueux et dévoués. En 1951, Markus, qui n'a que 28 ans, se voit confier la direction du premier service de renseignement extérieur de la RDA. Il dira plus tard que pour lui, c'était comme « une mission politique, avec sa part de romantisme et d'honorabilité ».

Son engagement n'est pas ébranlé quand, en juin 1953, la révolte des ouvriers est-allemands est écrasée dans le sang par les chars soviétiques et suivie de dizaines de milliers d'arrestations.

Pendant toute la guerre froide, le principal terrain d'action de Markus Wolf est l'Allemagne de l'Ouest. Le maître espion met sur pied une ingénieuse et coûteuse organisation pour pénétrer au cœur des institutions de la RFA : surveillance téléphonique, fichage très précis des cibles, mais surtout emploi sur le terrain de milliers d'agents. Les chiffres varient de 3 000 à 6 000, infiltrés à tous les niveaux de responsabilités.

Les résultats seront spectaculaires. Parmi les plus grandes réussites de Markus Wolf, l'agent Rainer Rupp, nom de code « Topaze », qui ne sera démasqué et arrêté qu'en 1993 ! Topaze, recruté à l'Ouest en 1968 quand il était étudiant, ne devient vraiment opérationnel qu'en 1977 quand il se fait embaucher par l'Otan à Bruxelles. Mais les résultats seront à la hauteur de l'attente : pendant vingt-cinq ans, l'agent fournira à Berlin-Est environ 10 000 documents confidentiels. Notamment la localisation précise des missiles Pershing II déployés en Europe de l'Ouest.

Autre recrue de choix de Markus Wolf : Gabriele Gast. Cette jeune Ouest-Allemande idéaliste accepte de collaborer avec la Stasi, d'abord par amour, ensuite par conviction idéologique : elle fait si bien qu'en 1973, elle est embauchée au BND (les services secrets ouest-allemands) où elle devient cheffe analyste chargée de l'Allemagne de l'Est et de l'URSS. Sa « Perle », voilà comment Markus Wolf appelait Gabriele Gast qui travaillera pour lui durant seize ans. Tous les quinze jours, l'agent double a rendez-vous dans les toilettes pour dames d'un grand magasin avec sa correspondante de la Stasi, Cordula. Là, les deux femmes ouvrent leur sac à main et s'échangent leurs déodorants. Celui de Gabriele contient bien sûr des microfilms. Cordula n'a plus qu'à aller placer le flacon dans un train en partance pour la RDA, sous le lavabo des toilettes. Le précieux

« Il ne m'est même
pas venu à l'esprit
de refuser. Je l'ai vu
comme une mission politique
de la direction du parti.
Pour moi, à l'époque,
ce n'était pas une partie
de l'appareil répressif,
c'était une mission
de reconnaissance,
comme dans les vieux films
soviétiques. Peut-être
aussi une mission politique,
avec sa part de romantisme
et d'honorabilité. »

MARKUS WOLF

1989

déodorant sera récupéré à la première gare de l'autre côté de la frontière.

Markus Wolf, qui excelle dans l'art de la manipulation, use à grande échelle de ce qu'on appelle « l'espionnage par la séduction ». À l'école de la Stasi, de jeunes agents, surnommés les Roméo*, reçoivent dans ce domaine une formation très poussée, presque scientifique. Une méthode efficace, qui fera beaucoup de dégâts. L'exemple le plus tristement célèbre est celui de Leonore Heinz, secrétaire dans un ministère à Bonn. Dans cette capitale administrative très ennuyeuse, Leonore Heinz est miraculeusement séduite en 1958 par un certain Sütterlin. Deux ans plus tard, le couple se marie. Sütterlin, animé de sentiments pseudo-pacifistes, réussit à convaincre Leonore de lui transmettre des documents importants pour, dit-il, maintenir la paix entre l'Est et l'Ouest. Mais en 1967, le couple est arrêté. Quand Leonore apprend que son mari l'avait épousée sur ordre des services secrets, elle se pend dans sa cellule.

Le plus grand coup de Markus Wolf, c'est bien sûr Günter Guillaume qui, arrivé en RFA en 1956, réussit l'impensable en 1973 : accéder au plus haut niveau de l'État ouest-allemand en devenant le secrétaire personnel du chancelier Willy Brandt. Mais le 25 avril 1974 l'espion est démasqué et arrêté à son domicile et, deux semaines plus tard, face au scandale, le chancelier démissionne. Une mauvaise nouvelle pour Markus Wolf, puisque cette démission donne un coup d'arrêt à l'Ostpolitik*, la politique d'ouverture à l'Est menée par Willy Brandt. Plus tard, Markus Wolf parlera même d'« un but marqué contre son propre camp ». Il n'empêche : l'affaire Guillaume confirme au monde la toute-puissance des services secrets est-allemands et de leur mystérieux chef.